

Tatie Béa, électro et rebelle

Elle ose. Etre libre et chanter, crier, provoquer. Après une vie de médecin, Béatrice Deslarzes, 70 ans, se découvre une passion pour la musique électro. Une façon de refuser de vieillir et de bluffer la mort, à coups de CD.

La silhouette souple en jeans moulant, le regard qui disparaît volontiers derrière de larges lunettes noires à la Marvin Gaye, le cheveu court, parfois orange, aujourd'hui blond platine. Béatrice Deslarzes roule vers ses 71 ans, mais dégage une énergie sans âge.

Elle pourrait se laisser porter par l'avancée du temps, partir en voyage sur une mer tranquille ou s'offrir des thés dansants. Mais non, cette femme atypique, Valaisanne pure souche immigrée à Genève, n'est pas près de partir en «croisière gériatrique», ni de rentrer dans le rang, encore moins de courber l'échine en arborant une permanente grise. «Je n'ai pas envie de ça, de ne faire que consommer et puis, je suis contre la vieillesse. Il y a beaucoup de pertes et si peu de gains!»

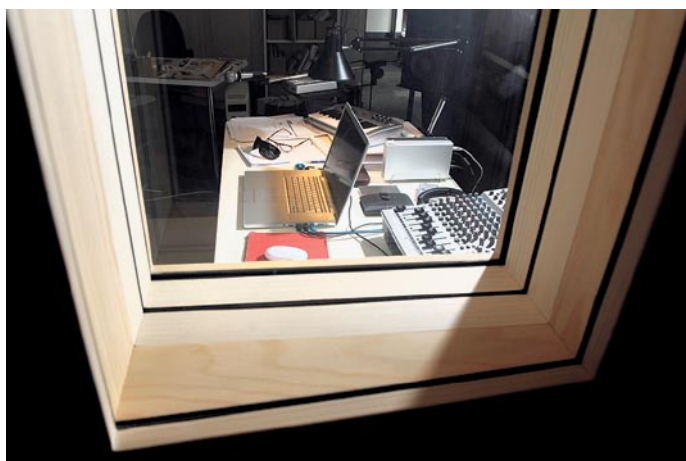
Le poing levé

Elle est debout, le poing levé, Béatrice Deslarzes. Parce qu'elle croque la vie à pleine bouche, avec férocité, et que la vieillesse, avec son lot d'encombrements, maladie, déclin, mort, elle la tient farouchement à distance. Comme le toréador face au taureau. Qu'il repousse, défie, évite en dansant.

Ou en chantant, comme Béatrice Deslarzes. Oui, ses chansons sont des banderilles. Qu'elle déclame, à la façon des slameurs. De *L'hymne aux putains* au *Rap des vieux*, sur son dernier CD *Rebelle*, elle prend le monde à rebrousse-poil. Gratte là où le temps fait mal. Crache ses mots écorchés sur un fond sonore grinçant, martelé, volontiers discordant. «Avec les musiciens Michel Bouard, Nicolas Sordet et Yorgos Benardos, on a travaillé sur des bruits et à partir de là, on en a fait des sons.» Les bruits du quotidien, voilà son point de départ. Elle enregistre tout, les machines de Tinguely, les motos dans un trial, la chatte qui ronronne, la sirène d'une alarme ou un cliquetis de vaisselle aux heures de pointe

d'une grande brasserie. Autant de matières acoustiques qui servent de support à ses textes frondeurs. Le carcan de la morale, l'envie d'être follement libre, la peur de mourir, l'urgence de dire non.

Ses chansons sont des matériaux rustiques et dérangeants, dans le sillage d'une Brigitte Fontaine, à la manière aussi des œuvres d'art



De simples bruits enregistrés – vrombissement de moto ou cliquetis de vaisselle – servent de support aux chansons de Béatrice Deslarzes.

contemporaines, qui ponctuent sa maison à Vessy (GE). Terre et paille enfermées sous verre, couleurs griffées sur vastes toiles et champ de faux tournesols dehors, qui jettent leur lumière inattendue dans le potager. Brut et vrai, comme sa manière de dire.

Parcours en deux temps

Rebelle, Béatrice Deslarzes l'est assurément, à chaque étape de son parcours. Car dans une première vie, elle aurait pu être pianiste de jazz. Mais avec un père qui ne voulait pas entendre parler de carrière artistique, convaincu par les seuls «curés, médecins et militaires», la fratrie – trois garçons et une fille – s'est engagée dans la médecine et le droit. Oui, dans sa première vie, Béatrice Deslarzes a été médecin ORL dans les HUG, puis pour les prisonniers de Champ-Dollon, mais aussi membre du comité Exit à Genève.

La musique la rattrape à 50 ans. Elle fonde alors un quartette de jazz. Part en tournée, devient la toubib chanteuse. Sort même un CD *Refuge* qui revisite les standards de Monk et de Mingus, entre autres. Jusqu'au jour où elle tombe sur le festival de la Bâtie, en 2000. «Là, j'ai vu les laptops. Et ça m'a flashé!» Début d'une «aventure incroyable». Elle s'achète un ordi, lâche le répertoire jazz «avec ses textes trop cuculs» pour plonger dans le champ en friche de l'électro. Parce qu'elle a des choses à dire, avec ses mots à elle, et ses tripes à mettre sur la scène.

Pour l'heure, elle est en pause. Enfin, à sa façon. «Je n'ai pas eu d'enfants, donc pas de petits-enfants à garder. Du coup, je n'ai pas de rôle défini, je le cherche.» Elle jongle avec toutes ses casquettes, celle de médecin (elle tient toujours une chronique médicale sur Radio Cité), celle de présidente de la Fondation Béa pour les jeunes artistes et celle de mamie de l'électro, «la plus difficile à porter». Continue de multiplier les vies, entre le tennis et le ski de fond, un livre en cours «qui ne sera pas une autobiographie classique», beaucoup de festivals qui se terminent backstage aux petites heures du matin et un engagement politique chez les Verts.

Faire ce qu'on a envie de faire pourrait être son credo, et rester utile pour les autres. «Quand on est sans projets, il faut s'en aller. Ne croyez pas que je vais finir dans une chaise roulante, avec un dentier, moche comme le dernier des Poilus! Si j'apprends que je suis gravement malade, je fais une grande fête et je disparaiss.» Non, promis juré, Béatrice ne sera jamais sage. Parce qu'elle porte à l'intérieur ce feu tourmenté qui ne s'éteint pas, qui ne s'éteindra jamais, même avec l'âge.

Patricia Brambilla
Photos Thierry Parel

Plus d'infos: www.bea-music.com